



# UN ESSAI SUR L'HISTOIRE DU RENOUVEAU DE VILLARD-REYMOND

VILLARD  
Le **R**ENOUVEAU  
REYMOND

Septembre 2022



**VILLARD  
REYMOND**  
Différent par Nature

# SOMMAIRE

- Les maisons en 1960 .....4
- Les accès : la route .....6
- Les accès : les sentiers ..... 8
- La vie des gens en 1960 .....11
- Un début de renouveau .....16
- Fin d'une époque ; nouvelle équipe .....18
- Les premiers chalets .....19
- Années 70 : le Renouveau .....21
- Le village est bientôt mort l'hiver .....23
- La montagne gagne toujours .....25
- La nouvelle route .....27
- Aujourd'hui à Villard .....29
- Annexe : les avalanches .....30



Ce village, autrefois village refuge, est aujourd'hui un village de rêve dont quelques privilégiés peuvent profiter.

Mon projet est de raconter la dureté de la vie dans ce village quand je l'ai connu en 1960 et rendre ainsi hommage à ces paysans simples et chaleureux.

Je veux dire aussi comment quelques pionniers l'ont transformé.

Au passage j'ai envie de dire aux néo-montagnards les dangers de cette montagne où désormais on accède en quelques coups de volant.

Philippe SURDON

Septembre 2022

# LES MAISONS EN 1960

## D'ABORD, L'ÉTAT DES LIEUX EN 1960

Lorsqu'en 1960 j'arrive à Villard Reymond, c'est un village d'agriculture montagnarde sur sa fin :

### Les maisons :

Seules **sept** maisons sont occupées par des résidents permanents.

Dans l'ordre, en remontant le village :

- **Raymonde Faure** et sa **m'man Julie** née Vial (veuve de guerre), paysanne, café restaurant des Chasseurs, cabine téléphonique (le 9 à Ornon).
- Famille **René St Romain**, marié à **Emma Chabert**, paysans, leur fils **Pierre** d'une quarantaine d'années, paysan et facteur. Il a été le dernier élève de l'école.
- **Julie Faure**, née **Vial**, hôtel (deux chambres) restaurant, paysanne, et **Hélène** une de ses filles.
- **Jean Vial** et son épouse **Adèle** Roman, paysans. Il est le maire de la commune.
- Famille **Edmond Brun**, sa femme **Adélina-Céline**, leurs 3 filles, **Paulette**, **Henriette** et **Simone**, paysans, le père est aussi cantonnier.
- Famille **Auguste Nicolet**, sa femme **Lucie Gardent**, paysans, et une belle sœur **Julie Marie Gardent** qui essaie de cacher un énorme goitre. Il est aussi garde-champêtre.

Soit **17 personnes**

(en 1881 il y avait encore 195 habitants à Villard-Reymond et 182 à Villard-Notre-Dame).

- Et au **Villaret**, vit la famille de **Clément Chabert** marié à **Adélaïde Genevois**. Il est ardoisier, exploite encore une carrière (dans un virage de la nouvelle route). Il est conseiller municipal. Peut-être d'autres habitants dans ce hameau mais je ne me souviens pas.

Quelques maisons sont déjà des résidences secondaires :

- La maison « du Collet » occupée 1/2 année par la famille Thillet.  
Originaires du Poitou, ils passent l'autre moitié sur l'île de Ré.
- La maison des frères Gardent, Ernest avec Léone et André avec « Gigi ».
- Les deux maisons Vernier (sous l'école), ancienne fruitière de la famille Barruel.
- La petite maison Chevallier (au dessus de la mairie actuelle).
- Les maisons de Jean Joubert et ses ruchers.  
Ses deux tantes, Jeanne et Edma, qui y vivaient seules (mais trop âgées, elles passent l'hiver à Grenoble depuis 1950) .
- La maison de Michel Guinard (au dessus de JB Vial), Marie Claude est secrétaire de mairie.
- La « Guinardière » s'ouvre parfois, construite fin 19ème par Hippolyte Guinard. Il est descendu à Grenoble pour les études de ses enfants.  
La maison voisine, Mazet, et sa grange s'écroulent (parking actuel).

Les autres maisons sont soit fermées, soit abandonnées et occupées par les résidents permanents comme entrepôts de foin, d'animaux ou de matériel agricole.

Certaines sont en ruine et s'effondreront. Comme la maison Barruel (parking)

La maison d'un autre Jean Vial (dit Jean-Jean) abandonnée, deviendra salle communale et gîtes.  
Sa grange est en ruine ; désormais parking du gîte.

L'ancienne école, l'église, la cure, le four, le bassin sont dans l'état extérieur actuel.

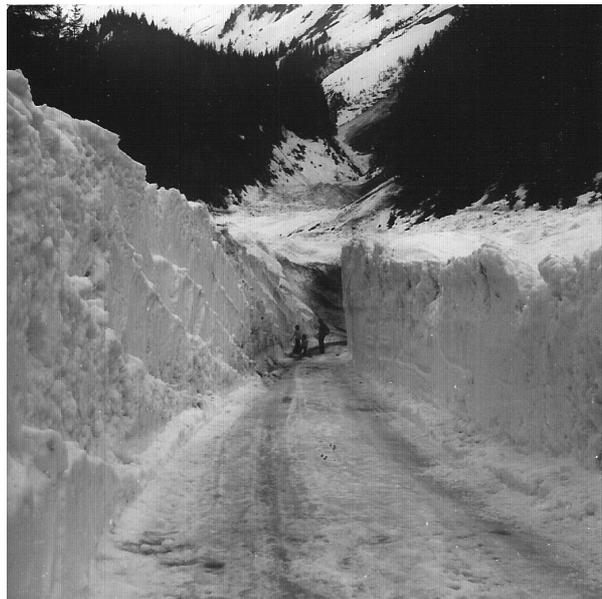
La mairie siège dans une petite salle à l'étage de l'école

# LES ACCÈS : La route

Elle est alors sur l'ubac, sous la tête de Louis XVI.

Réalisée en 1932, elle fut construite sur le tracé de l'ancien chemin vicinal ordinaire, créé en 1877 de Villard-Reymond à Ornon, Pont des Oulles, par la Gérée.

Elle fut goudronnée sous l'impulsion de Joseph Paganon, sénateur de l'Isère et ministre des Travaux Publics dans plusieurs gouvernements de la III<sup>ème</sup> république (il fit également engager la réalisation du barrage du Chambon, sur la Romanche toute proche et créa les routes de Villard-Notre-Dame et d'Oulles).



1974, l'avalanche du Grand Riou à Pâques  
Observez la taille des personnages...

Elle débute au Pont des Oulles ; deux tunnels ont été creusés en demi-cercle sous des couloirs d'avalanches. Entre les deux tunnels la pente dépasse les 20% et la route taillée dans la falaise est si étroite qu'elle ne permet pas les croisements.

Mais surtout elle est fermée par environ 25 couloirs d'avalanches de la Toussaint jusqu'à Pâques ... car il neige beaucoup en ce temps là ! ... d'autant que le pont du grand Riou est coupé chaque année par une énorme avalanche mesurant jusqu'à 15m d'épaisseur. Parfois, au printemps, un tunnel est creusé sous la glace pour rouvrir le passage plus rapidement. Lors d'une des dernières avalanches le tablier du pont a été projeté 150m en aval. Il y est encore ! L'avalanche de Condaye, sous l'arête du Carrelet, est parfois, elle aussi, descendue jusqu'au pont de bois actuel.



La fraiseuse 1968

Pour ouvrir la route les cantonniers d'Ornon, Marmonnier et Bos, utilisent parfois une fraiseuse à neige.

Elle tombe souvent en panne à cause des pierres et branches qu'elle avale et qui cassent la goupille de sécurité (la turbine tourne à grande vitesse pour éjecter la neige).

Et il faut de la dynamite pour dégager les tunnels des piliers de glace qui se sont formés à l'intérieur.

Il y reste alors des ornières gelées qui en rendent la traversée délicate et aléatoire !



Parfois, en montant l'été entre les deux tunnels, on croise Edmond Brun, le cantonnier, qui débarrasse les « Plarans » des pierres que le dégel a déstabilisées.

Il y a 1,2 km de route très étroite taillée dans la falaise, pour monter de 250m.. et on ne peut croiser que dans un renforcement tous les 200m environ.

Il faut parfois être doué en marche-arrière !



# LES ACCÈS : Les sentiers

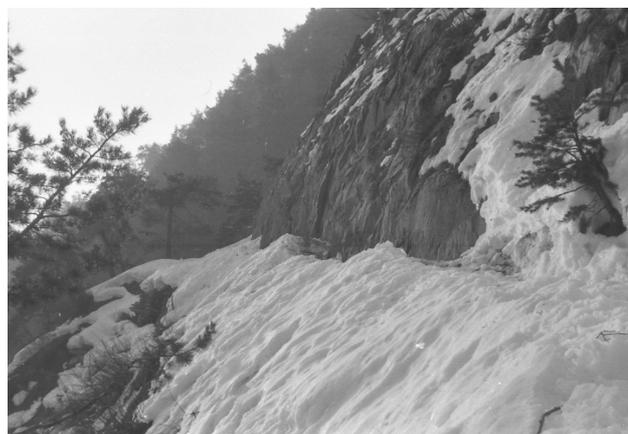
- **Celui du facteur du Solude** au Bourg (960 m dénivelés) : le fils St Romain l'emprunte alors 6 jours sur 7, même l'hiver. Il va chercher les journaux, seul lien avec le reste du monde, en profite pour faire les achats de pharmacie ou nourriture pour les autres habitants, et pour boire un coup au « café des deux mondes » discuter avec des gens de son âge et (j'imagine) jouer aux cartes avec les copains !

Ce chemin a été, de tous temps, le seul accès permettant de descendre veaux et cochons ficelés sur un traîneau tiré par un mulet. Les malades aussi descendaient de cette façon !

Des poteaux en mélèze sont plantés au col pour bloquer la congère (*en dernière page les grands-parents de Mireille passent au col, on voit les poteaux*) ; en 1962 on les remplace par des IPN en acier qui seront vrillés par l'action de la neige dès le premier hiver.

Aussi on utilise un petit sentier qui débouche vers le chemin du haut de Dareire, vers la chapelle.

En février 1844 une douzaine de personnes remontent du marché du Bourg. Sept personnes sont emportées par une avalanche (*vous trouverez une copie d'articles d'époque en dernière page*). Etait-ce au col du Solude ou à la « Combe de l'eau » (appelée « draye de Prégentil » sur les cartes IGN), passage dangereux l'hiver : couloir d'avalanche dans une zone de falaise ? Un câble est tendu en travers pour se rassurer mais il faut peller une tranchée dans le cône de neige qui recouvre la plate-forme du sentier.... et quand la neige coule, il faut attendre parfois plusieurs heures que ça se stabilise avant de traverser.



Le passage de la "Combe de l'eau" l'hiver.

- **Celui des « Granges »** avec deux options (été ou hiver) est utilisé par Clément Chabert pour venir au conseil et redescendre... même de nuit, après avoir passé une bonne soirée avec les collègues.

L'option basse a été avalée par la nouvelle route mais sert en partie pour le GR 50.

Ces granges ont permis d'entreposer le foin fauché alentour sans avoir à le remonter au village. On y nourrissait les génisses gardées par quelques anciens qui logeaient là tout l'hiver.

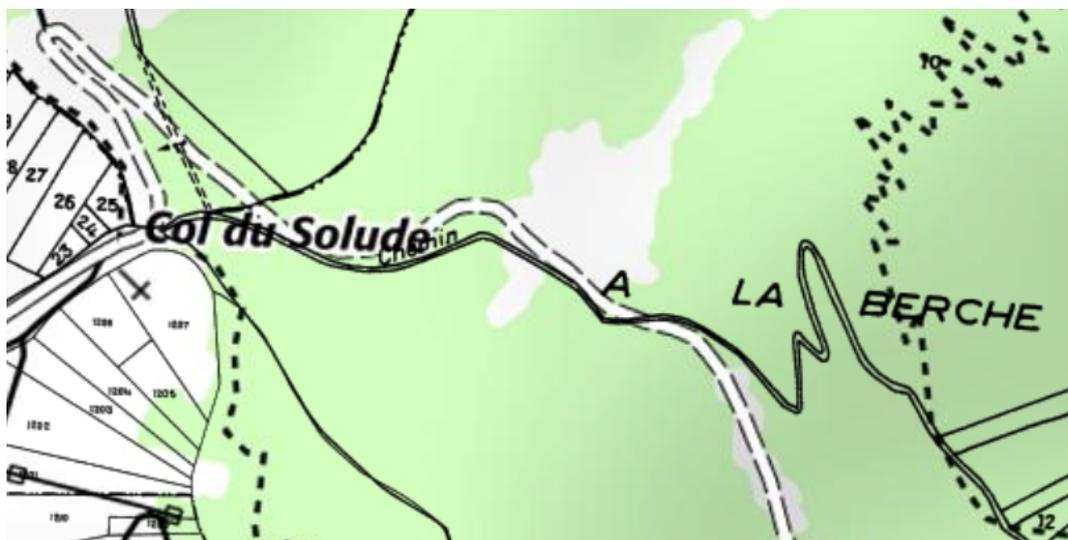
Ils voyaient passer les paysans-ouvriers petarons qui descendaient travailler aux carrières d'ardoises (comme autrefois dans les mines d'or de La Gardette). C'est une face exposée au sud qui se déneige rapidement par le soleil.

Le sentier est longé par la ligne téléphonique (4 km, fréquemment coupée par les arbres ou la neige, sans réparation possible l'hiver) et par les restes des poteaux de l'ancienne ligne électrique créée en 1946.

- **Les deux sentiers vers Villard Notre Dame**, permettant le partage des festivités :

Il y a toujours eu beaucoup d'échange entre les deux communes qui faisaient partie un temps de la même paroisse : Villard Eymond.

- Soit par un sentier depuis le « col du Solude », par le chemin de la « Berche », mais la piste n'existant pas encore, il faut descendre de 130m pour trouver une traversée des cinq combes (du Pontet, de Charmonetier, de Leyre, de la Garde et du Lauzat) puis remonter jusqu'à la croix du « Sapey » avant de descendre à gauche vers le village.



- Soit par le sentier montant de 150 mètres par « la Maison des Loups » comme on peut encore aujourd'hui l'emprunter.

### Mais ces deux sentiers ne sont pas praticables l'hiver sans danger :

J'ai trouvé l'histoire du gendarme Troillard qui en janvier 1895 devait aller annoncer aux deux Villard l'élection de Félix Faure à la présidence de la république.

Il arrive à Villard-Eymond, remet son pli, et, ne prenant pas le temps de se réchauffer, il mesure la distance qui le sépare de Villard-Reymond et, pour ne pas redescendre au Bourg-d'Oisans pour prendre les lacets qui conduisent à cette localité, il suit la ligne droite formant la base triangulaire des trois communes et s'enfonce jusqu'à mi-corps dans les neiges.

Il lutte en vain une heure, puis il se voit obligé de revenir sur ses pas, reprend le sentier qui descend au Bourg-d'Oisans, et sans aller se réconforter à la gendarmerie, il gravit immédiatement les zigzags de Villard-Reymond, afin de n'apporter aucun retard à l'ordre reçu.

Cette seconde ascension, à une altitude de plus de 1.500 mètres, par un froid intense, épuisa le jeune gendarme. Il tombe, se relève et retombe encore épuisé.

*Heureusement pour lui un solide paysan, Pierre Garden, se rendait chez lui avec sa fille à Villard Reymond. Il envoie sa fille chercher du secours au village et l'histoire se termine bien !*

### Pour info :

Il y a peu d'années, un homme a glissé dans la traversée d'une des deux combes entre le col de Maison des Loups et la croix du Sappey. Il était mort en arrivant sur la piste. Le comble est que, l'année suivante, un groupe de sa famille vient célébrer sa mémoire sur le lieu de sa chute et... un des participants se tue à son tour.

La communauté de commune a amélioré ces passages dans le cadre du PDIPR, mais restez méfiants !

# LA VIE DES GENS EN 1960

L'hiver est long. C'est le moment d'abattre le bois d'affouage, de le descendre, puis le débiter à la hache ou au passe-partout. Comme chaque jour de l'année, traire, faire le beurre et nourrir les bêtes matin et soir. Les hommes bricolent, réparent. Quelques décennies avant, certains portaient colporter des objets en bois ou de la mercerie. Les femmes s'occupent aux travaux d'aiguilles ou de crochet mais ces années là, le soir, les réunions pour les « veillées » sont désormais rares.

Lors des grosses chutes de neige il faut « peller » la trace de la cuisine à l'étable et à la grange. Il arrive que les gens du haut et ceux du bas du village ne se voient pas pendant des semaines. Aussi M. Vernier a fait installer un téléphone de campagne entre chez Brun et chez Raymonde. M. Vernier est militaire, commandant des transmissions à Grenoble et vient faire l'entraînement de ses troupes à Villard. Il en profite ainsi pour apporter de l'aide aux habitants.



Photo des cultures vues d'avion - 1948

Au **printemps**, après avoir remonté la terre (les terrasses sont pentues et la terre descend petit à petit par le piochage et par la neige), c'est la culture de choux, carottes, pommes de terre, seigle, orge ...  
et les semis « aux Ors » dans les jardins sous le village.  
Les petits pois et les fraises produisent à merveille.

Julie Faure cultive ses pommes de terre dans la bande entre le cimetière et la route.

L'essentiel du travail paysan l'été est de faucher, faner, et rentrer du foin pour les 6 mois d'hiver. Tous ces vieux paysans n'ont plus la force physique de manier la faux. En 1960 le fauchage est fait avec une motofaucheuse conduite par un jeune embauché pour cela.

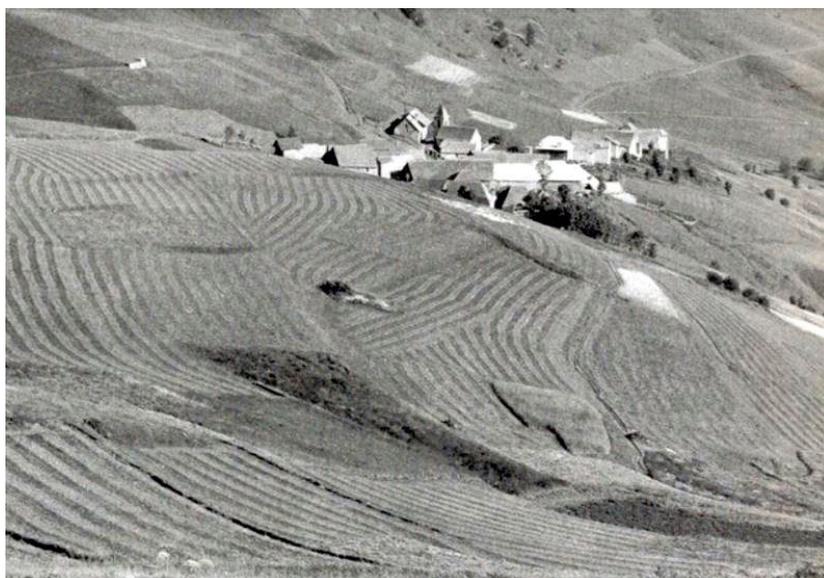
Ensuite on l'étales pour qu'il sèche au soleil, le râtelier pour le rassembler dans des toiles carrées, «trousses» ou «bourras» d'environ 4m<sup>2</sup> fermées avec des cordes tendues par des «treuils» en mélèze sculpté.

Ces balles de foin sont, soit portées à dos d'homme (et de femme !), soit sur un mulet bâti, soit trimballées sur charrettes par les pistes que la commune vient de faire ouvrir au bulldozer dans les années 50 par l'entreprise Fiat d'Ornon, tracées sur les anciens sentiers muletiers. Il reste à les hisser dans le fenil avec corde et poulie.

A l'automne les granges sont bourrées jusqu'au toit.

Tout était prévu pour passer l'hiver coupé du monde : le saloir plein de cochon et de chèvre, la cave garnie de pommes de terre de carottes et de choux. Les bergeries empestaient le suint des moutons cloîtrés six mois durant.

Autrefois ceux des hommes qui restaient au village l'hiver fabriquaient des objets en bois ustensiles du quotidien treuils, chaises, barattes, saloirs, râteaux, etc.....



Fenaison à la motofaucheuse en 1963 - On distingue quelques parcelles cultivées



Un treuil

Tout le monde, en plus des brebis et vaches, élève poules, cochons, lapins (ceux-ci adorent la grande berce).

Julie, l'hôtelière, (*la Julie d'se Paul*) élève un cochon (sous l'escalier qui monte aux chambres ...!).

La famille Nicollet possède quelques chèvres qu'il faut garder en champ et un mulet qui aide au débardage du bois et tire la charrette ou le trinqueballe de Raymonde.



(ci-dessus photo des « bourras » 1961, près du réservoir d'eau)  
Bourras déf : Drap grossier qui sert à transporter du foin ou de la paille” (Mistral t. 1 1879)

**L'automne** ce sont les récoltes, dont la **moisson** : les céréales sont coupées à la faucille et liées en gerbes dressées au soleil pour en parfaire le séchage. Une chose me surprend (que je retrouverai plus tard dans d'autres granges) : à l'entrée de la grange de Raymonde la vieille armoire en mélèze à gauche est striée sur un flanc par la faucille qu'elle y plantait à chaque retour de moisson. Ainsi cet outil dangereux est rangé hors de portée des enfants.

Dans chaque grange traîne un van ou tarare mécanique qu'on actionne avec une manivelle : après le battage des épis au fléau, il sépare la graine de la balle et des poussières.

Dès que la neige a fondu, les moutons du village (une douzaine par famille) sont conduits en pâturage dans le vallon de Prégentil (les épicéas actuels n'existent encore pas).

On les redescend au village un soir par semaine pour les compter et les soigner.

C'est surprenant de les voir regagner seuls leur propre bergerie.



Le tarare



une baratte à beurre

Tous les matins, après la traite, les **vaches** laitières, génisses et veaux sont conduits en « Darreire » par le chemin du haut (celui de Prégentil) et rentrées tous les soir par celui du milieu.

Là aussi il faut imaginer le pâturage d'en Darreire sans aucun épicéa : que de l'herbe à vaches !

C'est souvent le travail des filles Brun que j'accompagne parfois.

Après la traite, le petit lait qui coule de l'écrémeuse va nourrir les **cochons** et la crème obtenue est battue dans la baratte à beurre. Il fallait voir Paulette Brun battre ensuite le beurre violemment pour en éliminer l'eau qui l'aurait fait rancir trop vite. C'était une des principales ressources.

**Au printemps** les femmes lavent le linge de l'hiver. Elles le font bouillir dans une énorme «lessiveuse » en zinc avec de la cendre mélangée, sur le vieux poêle en fonte noir, très bas à 3 trous. Ensuite elles laissent refroidir et portent la lessiveuse au lavoir. Le linge était frotté, puis rincé dans l'eau glaciale du lavoir ! C'était très convivial, un lieu de discussions et d'échanges. Le long de l'actuelle maison Ricco il y avait des bancs fixés dans le mur. C'était le lieu de rencontre, la place du village ; autrefois les enfants se retrouvaient là pour y jouer aux billes avant d'aller à l'école !

Dans ces années 1960, tous les 15 jours environ, hiver comme été, **le four** communal est chauffé à tour de rôle par chaque famille. L'information fait le tour du village, chacun pétrit sa pâte et à l'heure dite les panetons (ou bannetons) sont posés sur une planche portée à l'épaule. C'est l'occasion de cuire tartes, gâteaux et gratins. On m'apprends à conduire le feu, reconnaître la bonne température en jetant du son, puis laver le four avec le « pana » (serpillière humide au bout d'un long manche).

Le rituel de la **transhumance** est installé depuis longtemps : en juin c'est l'arrivée des brebis de la famille Fréchet venant de Rochefort du Gard près d'Avignon, par le train jusqu'à Pont de Claix, puis à pattes dans la vallée de la Romanche : dans chaque commune une prairie leur est réservée pour les étapes.

Le transport se fera bientôt en bétailière jusqu'à La Paute (l'étroitesse de la route du col d'Ornon avant La Pallud ne permet pas le passage des cars ni des poids lourds). Elles sont accompagnées par quelques chèvres et l'âne Bijou qui servira à porter le sel, le matériel et le bois de chauffage à la cabane du Grand Riou.

Les **brebis** ne paissent qu'au-delà du torrent de Condaye (le premier en allant vers le Grand Riou). À la sortie de la gorge du torrent une saignée dans un éperon rocheux, creusée par le pas des mulets au fil des siècles, est fermée par un portillon. Les bergers n'ont d'autre habitat que la cabane en tôle vers le grand Riou : d'un côté un abri pour le bois de chauffage et le sel, de l'autre un abri pour le mulet. La nuit les brebis sont dans un parc sous la cabane, en compagnie des renards !



A l'automne elles sont lâchées autour du village pour nettoyer les prés en broutant le regain.

Les agents des Eaux et Forêts procèdent dans les forêts communales au marquage des arbres d'**affouage** à abattre, le plus souvent des résineux au dessus du village. Une équipe du village s'occupe de leur numérotation et des lots sont constitués puis tirés au sort. Chacun devra abattre ses arbres, avec hache et passe-partout (une tronçonneuse communale ne sera achetée que dans les années 65), les ébrancher, les faire glisser jusqu'à la route à l'aide d'un « picon » (pic à bois), débiter les troncs, les traîner avec le mulet pour les refendre à la hache l'hiver.

Tous vieillissent... aussi l'été leurs enfants montent de la plaine pour les aider.

Raymonde, sans enfant, embauche tous les ans un jeune garçon qui fait les gros travaux (sa mère avait élevé des enfants de l'assistance ; l'un d'eux revient au village et nous raconte comment, entre les deux guerres, il partait le matin avec faux, râteau, mulet, pour ramener deux trousses des prairies des Filons, et recommençait le lendemain).

Il y a toujours eu des ouvriers agricoles l'été : beaucoup de couples se sont formés ainsi ... bonne chose pour éviter trop de consanguinité !

Dès l'ouverture de la route, un gros taxi (pas encore nommé minibus) fait déjà la navette le samedi pour le marché au bourg, avec un rituel : une boisson au « café des deux mondes ».

En 1961, la municipalité de Bourg-d'Oisans lance l'étude d'**avant-projet d'un télécabine** entre Bourg-d'Oisans et Villard-Reymond où pourrait naître une petite station de ski, et un restaurant panoramique. La réalisation du télécabine, par une Société grenobloise, coûterait de 1,5 à 2 millions de francs, et l'exploitation en serait confiée à la municipalité de Bourg-d'Oisans.

En janvier 1965, le service des Ponts et Chaussées donnera un avis défavorable au motif des risques potentiels liés au sauvetage en cas d'accident. À la place, ils suggèrent l'installation d'un téléphérique. Mais les coûts d'une telle infrastructure, mettent fin au projet.

# UN DEBUT DE RENOUVEAU

## LES ANNÉES 60

Le commandant Vernier, militaire à Grenoble, avait déjà été attiré à Villard-Reymond par Edma Garden, une des tante de Jean Joubert. Séduit par le village il y avait acheté ses deux bâtiments. Les Thillet, Chevallier et Guinard sont déjà résidents secondaires.

**Jean Joubert** remonte tous les printemps des ruches qui hivernaient à Grenoble et va faire le tour de celles qui sont restées l'hiver au Villard. Il les installe sur le siège avant, sa famille à l'arrière, dans sa traction 11cv qui ne peut passer les 6 épingles à cheveux du trajet qu'en plusieurs manœuvres.

### Il veut sauver son village et cherche à le faire connaître :

C'est avec cette traction qu'il invite Yvonne Surdon, l'institutrice de ses filles à l'école de la Bajatière de Grenoble, à venir voir son village natal ! Elle y reviendra l'été 1960 en famille à l'hôtel du Signal, chez Julie Faure, la grand-mère de Chantal Theysset. Et en 1963 la famille Surdon achète, avec Octave et Georgette Giraud, parents d'élèves de la même école, une maison délabrée ; et de l'autre côté du grillage de la cour d'école habite Fernand Ricco qui va aussi acheter une maison à restaurer.

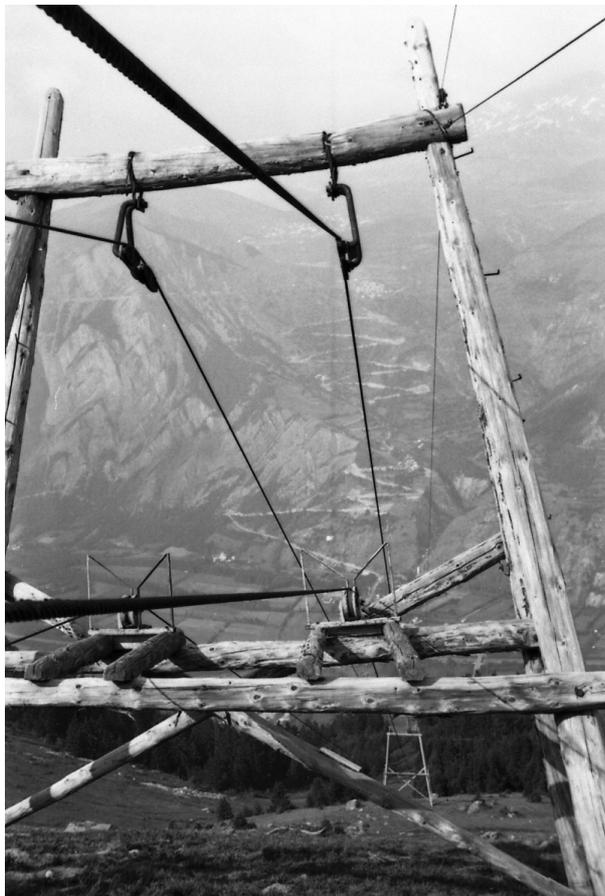
Désormais, 6 mois par an, week-end et pendant l'été, le village est envahi par des groupes d'enfants Vernier, Joubert, Ricco, Giraud, Guinard, Surdon, Thillet, Gardent... et ceux des locataires de l'ancienne cure et de l'ancienne école (le gîte actuel). Les travaux de rénovation des vieilles maisons débutent.

Les hivers sont toujours aussi longs. Régulièrement désormais, quelques familles citadines montent en raquettes depuis Bourg d'Oisans par le sentier du facteur lors des **vacances de février** (une seule semaine à l'époque). Le week-end précédent, les plus costauds font l'aller retour pour préparer la trace et monter quelques nourritures fraîches. Ce sera un rituel jusqu'à l'ouverture de la nouvelle route. A partir de 1969 l'école s'arrête le samedi midi et, les bouchons de Pont de Claix aidant, on arrive souvent de nuit par des températures (très) négatives (raquettes fournies par le Commandant Vernier !)

Et, il est inutile d'allumer les lampes de poche par pleine lune, ou bien si le ciel est ennuagé, car les lumières de l'Alpe d'Huez se réfléchissent sur les nuages et éclairent la trace dans la neige !

La **ligne téléphonique** par les Granges, créée en 1960, est souvent en dérangement : un accord est trouvé pour l'hiver avec la gendarmerie qui installe chez Raymonde un poste de radio relié aux CRS de l'Alpe d'Huez.

Un épisode comique me revient : la gendarmerie change tous les ans le quartz qui donne la fréquence de l'émetteur ; mais un automne, celui de Villard n'est pas changé avant la neige. C'est donc un hélicoptère de la gendarmerie qui l'apporte (en même temps que des crudités pour les pétarons). Il se pose tout en haut du village. Mais le gendarme porteur du précieux quartz n'a jamais mis les pieds dans de la neige et meurt de peur en s'enfonçant jusqu'aux genoux : on l'installe avec les légumes sur une barquette en bois et on le tire jusque chez Raymonde. Idem pour la remontée !



Entre temps **un monte-charge** a été construit et ouvre le 20 juin 1964. Il doit permettre la construction du futur téléporté. En attendant il pourrait assurer toute l'année le transport des denrées.

Partant d'au-dessus de l'église du Bourg, il arrive au niveau de l'antenne actuelle. Depuis l'autre côté de la vallée, on devine encore la tranchée qui avait été taillée dans la forêt.

Le transfo installé pour son fonctionnement a permis ensuite la mise en place d'antennes radios pour les services de l'équipement, puis de télévision pour les villages de la vallée d'Oisans.

L'été, le transport de la nourriture des vacanciers est effectué par la benne. Les commandes sont téléphonées à un épicier qui donne rendez-vous pour le moment où il aura chargé les achats.

Un téléphone de campagne reliant le bas à la cabane du moteur en haut, le signal est donné et vingt minutes plus tard tout est en haut. Simple, l'antenne et sa route d'accès n'existent pas, aussi il faut descendre les colis en sacs à dos par le sentier de la chapelle.

Les pylônes s'écrouleront en 1970 faute d'entretien.

Un hiver **une tempête** arrache le toit de la maison Brun (actuellement Kevin et Cécile) et le projette dans le jardin. Alerté par téléphone, un hélicoptère apporte une bâche. Les tôles seront toutes récupérées au printemps et sont toujours là.

Un autre hiver, Raymonde appelle au secours, la moitié du toit de la maison abandonnée de Jean-Jean Vial (le gîte du Grand Renaud actuel) a été soufflée. Nous faisons une équipe de 7 grenoblois qui en une journée montent à pied, récupèrent toutes les tôles éparpillées sur la neige, les reclouent et redescendent après un bon casse-croûte... chez Raymonde ; elle nous avait conseillé d'enfiler un journal sous la chemise pour se protéger du vent redevenu tempétueux (difficile remontée au col !).

# C'EST LA FIN D'UNE EPOQUE

**Les élections municipales de 1965** arrivent. L'ancienne équipe est fatiguée.

Jean Joubert, né au Villard, comprend la nécessité d'un renouveau de son village, et motive une équipe formée de quelques autochtones : Clément Chabert, Raymonde Faure, Vial Jean et Henriette Brun et de nouveaux conseillers : Jean Joubert, André Gardent, Michel Guinard, Octave Giraud et Camille Surdon qui sera le maire de cette mandature.

Bien que la plupart des nouveaux membres du conseil municipal habitent la ville, ils décident d'élargir l'audience de ce village. Trop de maisons sont vides et risquent la ruine, mais sont encore partiellement utilisées par les résidents. Et ils vieillissent, ça sent la fin d'une époque : il faut conduire le village vers une nouvelle vocation.

On aménage les deux locaux communaux, cure et école, en gîte rural pour une quarantaine de lits.

Ils permettent l'accueil, été comme hiver, dans des conditions spartiates, de groupes d'ados encadrés par un curé (déjà Jo Ramel), ou de classes primaires (venant de Grenoble et même d'Alsace).

Les autocars ne montant pas au-delà de Pont des Oulles, les enfants montent à pied par la vieille route, leurs bagages étant transportés en auto.

Leçons de botanique, de géographie et de géologie en plein air !



Le village en 1965

# LES PREMIERS CHALETS

La nécessité d'amener de nouvelles familles pour la survie du village se traduit par le projet de **création d'un lotissement** d'une douzaine de chalets.

Le conseil met d'abord en place un plan d'urbanisme pendant qu'Yvonne Surdon fouille le plan cadastral et convainc les propriétaires de céder du terrain.

Un promoteur lance l'étude et trouve un fabricant qui accepte de serrer ses prix et de monter les matériaux par la route étroite. Il propose des chalets en bois conçus par une entreprise de Nantes en Ratier, plan sommaire, sur une petite fondation, mais possibilité de les poser sur un soubassement d'un niveau supplémentaire.

**Dès 1967**, l'opération démarre à l'est du cimetière.

La commune s'occupe du chemin d'accès, de l'eau, des égouts, de l'électricité.

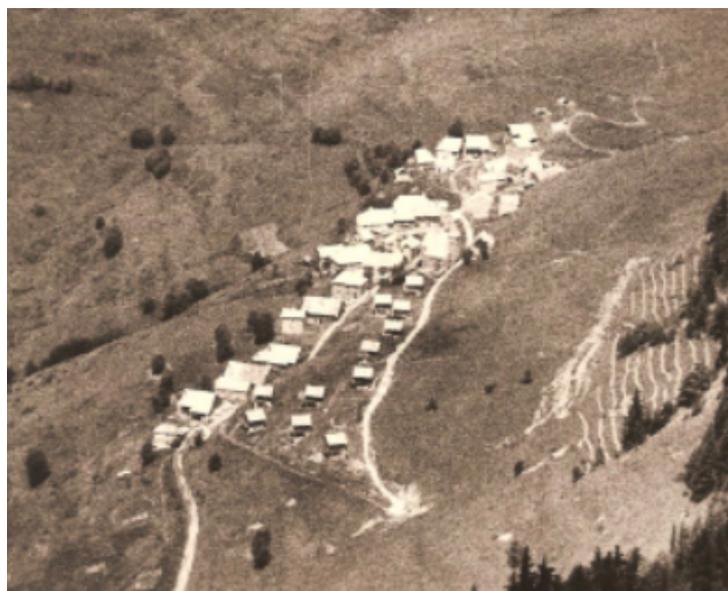
Cette même année depuis la St Jean jusqu'à la fin septembre, sept chalets sont construits, l'été suivant quatre autres.

Quel chantier ! Beaucoup sont des amis de Fernand Ricco, ou des amis des amis ... la bande à Roger Durand. Le bouche à oreille a fonctionné. Tous à peu près du même âge. Il y a donc très vite beaucoup d'amitié et d'entraide. Toutes les fins de semaine ces nouveaux habitants s'activent pour terminer leur installation, améliorer leur environnement. La population va rajeunir !

Sur la photo ci-contre de 1968, on voit aussi une tranchée créée au bulldozer pour protéger les chalets des chutes de pierre et des banquettes sont piochées pour éviter les coulées de neige.

Elles seront plantées d'épicéa bien épais aujourd'hui.

Mais des cailloux déboient encore parfois depuis la falaise de « Maison des Loups ».



C'est la grande explosion des stations de ski.

Un jeune architecte parisien vient proposer au conseil municipal **un projet de station** à Villard-Reymond, tout ficelé, plan financier prévu : Il propose d'installer un téléphérique jusqu'au grand Renaud, des télésièges sur les deux versants du Carrelet, un train aéroporté le long de la lisière de la forêt du village jusqu'au Grand Riou, et un escalator couvert jusqu'à Maison des Loups.

Bref peu réaliste : il avait préparé tout cela depuis son bureau parisien sur des cartes du village, sans y avoir mis les pieds !



En même temps, des granges s'écroulent, (en rouge ci-contre celles que j'ai vu disparaître), mais petit à petit de vieilles maisons se rénovent, environ 35 familles fréquentent désormais le Villard.

L'augmentation de la population pose le problème de **la quantité d'eau disponible**. Surtout avec l'arrivée de nouveaux usages.

Ah ! les machines à laver ! (en 1831, les 288 pétarons se contentaient des sources au fond des écuries ou de citernes récupérant l'eau de pluie des toitures).

C'est l'occasion de raconter qu'au début du siècle dernier, un sourcier annonce l'existence d'eau au-dessus du village. Les paysans de l'Oisans ont, de tous temps, été mineurs l'hiver. Aussi, les pétarons ont pris les pics et les pelles et **creusé un tunnel** au lieu indiqué. Un soir, hurra ! Ils percent une poche d'eau. Retour au village, joie, beuveries ... Le lendemain, retour au fond du tunnel et là, déception, on n'entend plus que ... « floc ! floc ! » Quelques gouttes d'eau suintent du plafond ! Vous pouvez y aller voir : ce tunnel est quelques mètres sous le premier brise charge de la conduite .... et on y entend encore : « floc ! floc ! .... ».

Aussi, dans les années vingt, fut prise la décision de construire une **conduite en fonte** depuis les sources du « Clot de la Selle » ; 2,6 km creusés dans la roche ! À la barre à mine et la poudre noire.

En 1970 le réservoir fuit légèrement. L'intérieur est recrépi.

Problèmes réguliers sur la conduite : un jour une pomme de pin l'obstrue. En enfilant un fil de fer on repère sa position dans un coude. Pioche, scie à métaux, et, coup de chance, on la trouve. Raccord, brides, colliers et c'est reparti.

Plus tard, tout à coup, plus d'eau au village : on découvre une grosse fuite sous les mélèzes avant la sortie de forêt dans le pierrier. Constat : le terrain a glissé et les tubes se sont déboîtés.

Ils sont en fonte avec extrémités mâle et femelle emboîtées et serties au plomb.

Pelles, pioches, tout le monde s'y met et une tranchée d'une cinquantaine de mètres est creusée. Il ne reste qu'à monter une bobine de tuyau en Plymouth de 50m. On la déroule et une chenille d'une quarantaine de pieds humains la monte au chantier. Un feu de bois chauffe une marmite d'eau qui ramollit le plastique pour l'emboîter sur la fonte. C'est rebouché et ça tient encore !

Un **deuxième réservoir**, plus vaste, plus étanche sera construit plus tard.

Plus récemment des travaux de consolidation de la conduite ont été effectués grâce à des héliportages.

# LES ANNEES 70

## LE "RENOUVEAU"

Le village repart pour une autre destinée, une population jeune s'installe avec beaucoup d'enfants et redonne une nouvelle vie au village lors des fins de semaine et tout l'été.

Et c'est la **création de l'association « Le Renouveau de Villard Reymond »** dont l'objet est de ranimer ce village et donner aux jeunes le goût d'y séjourner. Les nouveaux résidents des chalets s'y investissent avec l'énergie de la jeunesse que ce village avait perdue.

Un jeune curé dynamique d'Allemont, enthousiaste, passionné de montagne, **Jo Ramel**, vient quelques fois célébrer une messe ! Il monte aussi à l'ancienne cure, l'hiver à Noël, avec des groupes d'adolescents. Il se plaît dans ce village de l'Oisans où il trouve à la fois simplicité et chaleur humaine. Quand Pierre St Romain partira et n'assurera plus la fonction de facteur, c'est lui qui, une fois par semaine montera à pied courrier et journaux. Comme ça « Raymonde lisait le journal du lundi, mais .... du lundi de la semaine d'avant » raconte-t-il.

On ressuscite, avec l'aide des anciens, **les feux de la St Jean** (21 juin), le père Nicolet traînant avec son mulet un arbre mort d'en Dareire jusqu'au col et l'explosant à la dynamite ! (Le village s'est appelé un temps Villard Saint Jean et on trouve encore l'oratoire à St Jean Baptiste et le col St Jean au pied de Prégentil).

La veillée débute par la montée au col avec des flambeaux. Une chorale ou des musiciens font l'animation pendant que Michel Guinard court le long de la lisière du bois pour y allumer des feux de bengale.

Le **café auberge de Raymonde** est le centre névralgique. C'est là que les nouvelles circulent autour d'une boisson ou d'une tranche de jambon sec (de pays, suspendu dans sa chambre, au-dessus du lit !) aux petits pois (en boîte) et le torchon éponge, qui pend à la barre de la cuisinière, sert aussi bien à essuyer les tables du restaurant que les mains ou les assiettes !

La cabine du téléphone public, le 9 à Ornon, est posé sur son buffet, aussi on parle à son correspondant dans le brouhaha du bistrot. Et tout le monde sait tout !

Pour occuper les plus jeunes l'hiver, un « **fil neige** » est installé sous le village (départ vers le parc à mouton et arrivée en lisière de forêt). Un moteur à essence entraîne un câble qui court en boucle sur la neige. Chacun dispose d'un crochet spécial qu'il accroche au câble le temps de la montée. Le décrochage est automatique par une butée à ressort à l'arrivée. Maître d'œuvre : Fernand Ricco,

Mais la route est toujours coupée l'hiver et il ne fonctionne que si on monte à pied par le sentier du facteur, ou dès la réouverture de la route vers Pâques.

Plus tard il sera remplacé par le téléski actuel, récupéré en pièces détachées dans le Vercors par une équipe menée par Roger Durand.

L'été vient la grande époque des « **planches à roulettes** » pour les enfants : une planche, quatre roulettes, une ficelle et des liteaux articulés qui servent à tourner ou freiner en frottant sur le sol.

A part quelques bobos, c'est sans danger, la route est peu fréquentée ... aussi ils peuvent descendre jusqu'au grand Riou : une bonne après-midi occupée car il faut remonter à pied, ou en stop ! Mais les autos sont rares.

1970 toujours, à l'automne, **trois moines** en robe de bure arrivent d'on ne sait où. Ils envisagent de construire un lieu d'ermitage sur les ruines des Granges, à mi-chemin du Villaret. Ils repiochent le sentier depuis le « Cassou » et commencent le débroussaillage. Leur look bizarre en robes de bure, des fumettes étranges et un discours un peu hors norme feront capoter le projet ..... sous prétexte de sécurité.

Les vieux paysans sont âgés, fatigués et ne vont plus rentrer de foin, ni cultiver les champs. Aussi les pâturages sous le village vont être loués, par **une association foncière pastorale (AFP)**, à un agriculteur de Valbonnais pour y engraisser ses génisses. Les brebis du Gard disposeront, en plus des pâturages d'altitude, du vallon de Prégentil et de la prairie d'« en Dareire ».

Un été, pendant tout un mois, deux nouveaux propriétaires organisent, avec le club Léo-Lagrange de Grenoble, un **stage d'artisanat**. Des professionnels proposent de la poterie, du travail de la laine, filage, teinture, tissage, de la ferronnerie, de la sculpture par fonte dans un moule à cire perdue ... et publie chaque semaine un petit journal.

Grosse animation au village où les stagiaires sont hébergés.

Le four à pain fonctionne beaucoup, et déjà on cuit la soupe aux herbes sauvages !

Une forge est installée dans une des écuries abandonnées. L'atelier de poterie est installé dans une grange pleine de courants d'air où un mur de pierre est en reconstruction. La laine est descendue au Grand Riou pour être lavée puis baigne dans des bacs de différentes teintes. Des gens filent à la quenouille dans les rues du village. Une bonne humeur soixante-huitarde anime le village.

Les derniers toits des vieilles maisons couverts en ardoises vont se tapisser de tôles ondulées. L'ardoise coûte bien plus cher car les ardoisières ont disparu de l'Oisans, sauf celle de Clément Chabert, en fin de carrière au Villaret. Petit à petit les tôles zinguées seront remplacée par des « bac-acier » comme sur les chalets.

Le toit d'ardoises de la chapelle Sainte Philomène est en très mauvais état. C'est Clément Chabert qui va être mandaté par la municipalité pour refaire la couverture en ardoises du pays.



# LE VILLAGE EST BIENTÔT MORT L'HIVER

L'ancien appartement de l'instituteur à l'école et la cure sont réparés. La cure est louée à l'année, pour un loyer modeste, à un groupe d'amis : cinq familles de la Villeneuve, dont les Guérin, les Lartaud puis les Guimard. Ils seront le sang neuf qui prendra en main l'association du Renouveau.

Le village se ranime avec les résidents secondaires l'été et pendant les week-end des six mois d'ouverture de la route.

Chantal Theysset pense à un projet de ferme auberge municipale, en dessous de la place du haut du village.

Deux couples s'installent à l'école pour y vivre à plein temps avec un projet d'ébénisterie.

Bientôt, les anciens, épuisés par leur dure vie montagnarde, vont quitter définitivement le village : Le couple Vial a regagné la vallée.

La famille St Romain a déménagé vers le sud de la France.

Puis, Edmond Brun, sa femme et leur filles Paulette et Henriette, sont descendus tenir le bar-restaurant de la Paute ; Edmond y meurt en 1965.

Auguste Nicolet meurt en 1970. Raymonde s'installera plus tard dans un appartement à Bourg d'Oisans.

Clément Chabert du Villaret prend sa retraite à Bourg d'Oisans et se fera écraser en traversant une rue.

**Le village est vide.** Un routard passe l'hiver en Oisans en squattant de village en village les maisons désertes.

Les gendarmes de Bourg d'Oisans suivent sa trace dans la neige depuis Villard Notre Dame. Elle les conduit d'abord chez Jean Joubert où il avait séjourné en consommant tout le stock de confitures !

Comme autrefois la route est fermée pour environ 6 mois par les avalanches des premières neiges vers la Toussaint jusqu'au dégel de Pâques.

Dans cette période d'hiver les plus vaillants montent en raquettes par le sentier du facteur pour Noël ou aux vacances d'hiver.

Les séjours en temps de neige sont parfois aventureux ...



Le passage rocheux des "Plarans"

Un dimanche d'automne, vers la Toussaint, dans l'après midi la chute de neige devient tempétueuse ; on se passe le mot d'un convoi à 17 heures, pour que personne ne se retrouve seul coincé là-haut par une coulée.

La descente se fait lentement mais sans problème jusqu'au dernier gué avant le « Pont des Oulles » : le torrent de « Courbarey » coule en une boue épaisse qui a déjà submergé un camion forestier dont on ne voit plus que le siège de la grue. Demi-tour !

Le lendemain, c'est un chasse neige de l'équipement qui viendra nous chercher après avoir creusé une tranchée dans la boue et dégagé la neige entre les deux tunnels. Le torrent avait emporté toutes les grumes stockées le long de la route.

Le site d'arrivée de l'ancien monte-charge étant équipé d'un transformateur de courant il est possible d'alimenter un pylône de radio-télé-communication qui va s'étoffer au fil des ans.

Pour y réparer facilement les amplificateurs des émetteurs, une piste est créée à travers près depuis le col du Solude. Elle va être prolongée comme paravalanche en dynamitant les rochers jusqu'au col St Jean, au pied de Prégentil. On devine les restes de l'ancien sentier sous cette piste.

# LA MONTAGNE GAGNE TOUJOURS

Les **néo-montagnards** sont parfois **surpris par la nature** de la montagne, avec de la chance ... ou pas :

Une jeune femme a voulu accueillir une amie arrivant au bus de Bourg d'Oisans. En retard elle pense raccourcir sa descente en empruntant un sentier, sous le Solude, pour rejoindre la cabane des bûcherons. Malheureusement, dans la traversée d'une combe, elle glisse sur une plaque de glace et chute de plusieurs centaines de mètres. (Plaque à sa mémoire dans l'église).

Autre début d'hiver, un père et sa fille sont pris par la neige au col de Corbières. Au printemps on a retrouvé le corps du père, malaise ou pas, contre un mélèze sous le col, et celui de la fille dans l'avalanche sur le tunnel du bas de la vieille route,

Et lors de vacances d'hiver, certains habitants montent à pied par l'ancienne route. Par deux fois l'un d'eux glisse lors de la traversée d'une coulée d'avalanche et leur glissade s'arrête juste avant la cassure de la falaise (la neige d'une avalanche gèle quand elle s'arrête mais cette glace est parfois recouverte d'une couche de neige fraîche qui camoufle le danger). Je me souviens de ma descente en rappel entre les arbres sous la route pour récupérer le lendemain sac à dos et skis.

Fin de week-end encore. On doit descendre en convoi mais vers 17h on signale un manquant : Il est parti à ski de fond (!) et on le découvre avec les jumelles sur les arêtes du Carrelet. Il a été emporté par une coulée, versant Villard-Notre-Dame, est remonté sur la crête et redescend par le Clot de la Selle et la cabane du berger. L'alerte est donnée et une expédition raquettes avec tisane et couverture va à sa rencontre. Il enfonce à chaque pas. On le rejoint à la nuit, épuisé. Le lendemain il n'avait toujours pas retrouvé la parole !

Plus récemment Bruno de Villard-Notre-Dame, s'est gravement blessé sur la même arête.

### **Autre aventure :**

Vacances de Pâques, chute à ski de Marie Durand. Elle se casse les deux malléoles externes. La route n'est pas encore réouverte (dénéiger les combes de leur cône de neige, enlever les arbres cassés par l'hiver, dynamiter les piliers de glace dans les tunnels, creuser la tranchée dans l'avalanche du Grand Riou ; cela prend d'ordinaire une semaine). Joint au téléphone, les cantonniers de la Pallud, Marmonnier et Bos, promettent d'essayer de venir le lendemain après midi jusqu'au tunnel du haut.

Le lendemain, entendant l'engin, on installe Marie sur une barquette avec duvets, thé, tisanes, on la sangle et à 4 skieurs, 2 devant qui guident, 2 derrière qui freinent, on la descend en douceur jusqu'au Grand Riou. L'avalanche est un amoncellement de blocs informes. On traverse la barquette sur nos épaules puis regagnons le tunnel. Le chasse neige nous attend à la sortie. Il ne nous reste plus qu'à remonter au village pour redescendre par le chemin du facteur à la fin des vacances.



Le pont du Grand Riou autrefois

Ces évènements se sont déroulés depuis les années 1960, je les ai connus, et je pourrais rajouter les portages à dos d'homme de blessés par entorse ou fractures.

**La montagne gagne toujours !**

# LA NOUVELLE ROUTE

## UN AUTRE VILLAGE : UN AUTRE RENOUVEAU LA ROUTE NOUVELLE VA TOUT CHANGER !

Aux élections suivantes de 1972 **André Gardent** est devenu maire et n'aura de cesse, avec son adjoint Michel Canet, de préparer le tracé d'une **nouvelle route d'accès par la face sud de Prégentil**.

Chaque année, quand le budget communal le permet (les arbres communaux se vendent encore bien à cette époque), il fait tracer un tronçon de ce qu'il a appelé une « piste sylvo-pastorale » ; appellation permettant d'obtenir d'éventuelles subventions, soit pour l'entretien des forêts, soit de la chambre d'agriculture. Ce sera réalisé petit à petit, tout le tracé est dégrossi au bulldozer, un contrat avec le département prévoit l'échange d'appellation : **en 1991** la vieille route redevient **une piste forestière** à la charge de la commune et la nouvelle devient **route départementale**... Et le conseil général réalise le goudronnage et les aménagements, fossés, barrières de sécurité, murs de soutien.

La route d'aujourd'hui par sa bonne exposition est facilement déneigeable et ne craint plus qu'une rare coupure d'avalanche à la « combe de l'Aiguillette ». Et on peut se croiser pratiquement partout, sauf sur le tracé ancien dans les prés sous le village ! D'autres activités vont pouvoir se développer .

Au fur et à mesure de la disparition des anciens, les maisons, les granges, se sont restaurées. Au fil du temps une dizaine de nouveaux chalets sont construits. Les plus anciens se réparent, s'agrandissent, se rénovent.

Ce qui est nouveau pour ce village, **la route est déneigée tous les jours** ; mais pas le chemin des chalets qui ne sera goudronné donc déneigé, que dans les années 2010, par **Jean-Marie Perreau** (après une violente opposition fracturant le village, ... conflit qui s'est terminé dans les urnes).

Le village peut plus facilement accueillir des **habitants permanents**.

Le couple Durand, retraité s'installe à plein temps.

L'école devient un **gîte auberge** qui remplace le café-auberge de Raymonde comme cœur du village. Plusieurs aubergistes vont s'y succéder. C'est là que les infos s'échangent, que des projets s'élaborent, que les résidents se rencontrent et animent le seul endroit où on peut désormais faire village. Chantal Theysset crée ses « jardins d'en haut » et vient vivre dans la grange de sa grand-mère qu'elle a fait aménager. D'autres retraités vont venir vivre à plein temps et, de nouveau, des plus jeunes donnent une nouvelle impulsion à ce village...

On peut maintenant **vivre au Villard et travailler ailleurs**.

La Covid a même prouvé à certains qu'on peut y vivre et y travailler !

Des **activités nouvelles** sont possibles ; ski de rando sous le petit Renaud, escalade des cascades de glace sous le tunnel d'en haut, et désormais dès qu'il fait beau promeneurs et randonneurs profitent de ce beau cadre en fin de semaines et aux vacances.

Beaucoup de cyclotouristes qui, après la montée des 21 virages de l'Alpe d'Huez, cherchent d'autres pentes autour d'eux, et la Lignarre devient une évidence... Col d'Ornon.... Oulles... les 2 Villards ...

#### **Autre gros changement dû à un effet collatéral inattendu :**

Le 24 août 1987 un tunnel de la route de Villard-Notre-Dame disparaît dans le vide. Prévus : de nombreux mois pour en creuser un autre, plus profond sous la montagne. Aussi pour désenclaver Villard-Notre-Dame le département lance en urgence le chantier de prolongement de la **piste forestière**, existant sur Villard-Notre-Dame, jusqu'au col de Solude. Mais les engins ne peuvent pas traverser le village de Villard-Reymond, aussi, il est décidé de creuser une piste dans les champs sous le village jusqu'au Solude : c'est " **le périphérique**" d'aujourd'hui.

Il est aussi prolongé par la route goudronnée en direction de l'antenne et le tourisme auto, moto, vélo ne cesse de se développer sur la boucle ainsi formée avec les deux Villard.



En jaune : la nouvelle piste

# et pour finir :

## AUJOURD'HUI, À VILLARD-REYMOND

Il n'y a plus aucun bâtiment abandonné. Plusieurs maisons sont occupées été comme hiver. Le village compte **22 familles en chalet** et 34 familles dans **31 maisons anciennes** restaurées. Soit un total de **56 familles**. Et au hameau du Villaret **5 maisons** où vivent 9 personnes en **3 familles**.

En imaginant 4 personnes par famille on peut rapprocher cette donnée des 213 habitants de l'année 1856 en se disant que les chalets ont remplacé les maisons anciennes ruinées : 15 bâtiments ont disparu dans la zone du parking du haut du village .

Le village aujourd'hui (vues satellite Google Earth) :



En 1960 : 13 maisons entretenues dont 6 en habitat permanent (en jaune et gras)

1 Thillet	2 Gardent	3 <b>Raymonde Faure</b>	4 Vernier	5 <b>St Romain</b>
6 <b>Julie Faure</b>	7 Guinardière	8 Joubert	9 <b>Brun</b>	10 Guinard
11 <b>Nicollet</b>	12 <b>Vial</b>	13 Chevallier		



# ANNEXE : LES AVALANCHES

## SUPPLÉMENT GRATUIT : 2 VERSIONS DU MÊME ÉVÈNEMENT - UNE AVALANCHE EN FÉVRIER 1844

(*Courrier du Midi.*)

— On lit dans le *Courrier de l'Isère* du 15 février :

« Samedi 10 du courant, entre neuf et dix heures du matin, plusieurs personnes de la commune de Villard-Reymond, située au-dessus du Bourg-d'Oisans et à l'extrémité de la montagne qui le domine, se disposaient à venir au marché de ce lieu, soit pour y apporter des comestibles, soit pour y faire des approvisionnements. A quelque distance des terrains cultivés de cette commune, une avalanche partie de l'extrémité de la montagne a englouti et entraîné avec elle sept personnes, dont cinq ont été amenées à la plaine toutes mutilées; les deux autres ont été trouvées dans la forêt qui domine la plaine du Bourg-d'Oisans et à une distance assez considérable des cinq premiers; l'un a été trouvé mort, et le dernier avait un bras et une jambe cassés, et la tête mutilée; ils ont l'un et l'autre été transportés à Villard-Reymond, où le dernier est mort peu de temps après.

» Les habitans de cette commune se sont empressés de porter à ces malheureux les secours que leur position réclamait, et de rechercher les cadavres qui ont été retrouvés en moins de trois heures, avec une partie des effets qui les couvraient. Les gendarmes et leur commandant ont déployé beaucoup de zèle, et nous devons surtout signaler les efforts courageux de deux enfans de douze ans, Etienne Romand et Laurent Brun, qui, touchés eux-mêmes par l'avalanche, mais légèrement, ont fait preuve d'une rare intrépidité. »

dant l'hiver. Au mois de février 1844, une catastrophe affreuse survint sur le trajet d'un de ces chemins et vers le point le plus élevé de la montagne où est situé le village de Villard-Reymond. Une douzaine de personnes, au nombre desquelles se trouvaient des hommes, des femmes, des filles, étaient parties ensemble du village pour venir au marché du Bourg-d'Oisans. Le jour était beau; la température, brumeuse et froide les jours précédents, pendant lesquels il était tombé une grande quantité de neige, s'était tout à coup radoucie; tout faisait espérer un heureux voyage. La marche, ouverte par les hommes, était tracée avec peine au milieu de cette neige profonde et peu compacte, à travers une pente raide et unie; guidés par la seule connaissance des lieux, les conducteurs se fourvoyaient quelquefois en dehors du chemin, et, par leurs chutes inoffensives, excitaient l'hilarité et les plaisanteries de cette troupe habituée à la peine et aux dangers. Tout à coup la masse de neige qui les supporte s'ébranle sous leurs pas; les deux extrémités de la bande, refoulées à droite et à gauche, sont jetées contre des broussailles, et, comme si la mort eût voulu choisir ses victimes, six jeunes filles qui se trouvaient au centre, entraînées par l'avalanche, disparurent dans un abîme qui alla les lancer dans la plaine à 1200 pieds de hauteur. Leurs cadavres furent recueillis en lambeaux épars.

... Marchent en tête 3 jeunes gens suivis de 5 jeunes filles :

Ont survécu : ROMAND Etienne Louis 12 ans né 09/04/1831 à Villard-Reymond et BRUN Laurent François 14 ans né le 01/08/1828 à Villard-Reymond.

Actes état civil de VR et Bourg d'Oisans :

Dans les actes de décès 6 morts ont été retrouvés au hameau des Essards de Bourg d'Oisans: BALMET Eugène 31 ans enterré à Villard-Reymond et 5 filles enterrées à Bourg d'Oisans : BALMET Magdeleine 45 ans, GROS Victoire 23, MAZET Julie 30, OUGIER Julie 22, VIAL Mélanie 25.



#### Photo de gauche

Marie, née Garden et son époux Jean Joubert-Pinet, se trouvent au col du Solude à la fin de l'hiver, descendant au marché pour vendre le petit veau que le grand père tire avec une corde.

C'était, avec le beurre, leur principale source de revenus.

En hiver les hommes étaient aussi "colporteur". Jean Joubert- Pinet l'était : il partait dans le sud de la France vendre des mouchoirs et d'autres tissus.

Les femmes restaient au village pour s'occuper des bêtes et elles cousaient des gants pour les gantiers de Grenoble.

< *On voit bien les barres de mélèze qui doivent retenir la congère.*

#### Photo de droite

Des hommes du village essaient de retrouver l'emplacement du pont du grand Riou.

Belle impression de l'épaisseur de neige !

*(documents Mireille Joubert)*



# REMERCIEMENTS

Cet essai a été réalisé avec l'aide de Chantal et Colette Theysset,  
Dominique Lartaud, Mireille Joubert et Jo Ramel...

Philippe SURDON - Septembre 2022



Il y a sûrement dans ce récit quelques erreurs de chronologie  
ou autres ... pardonnez les !  
(Une version numérique est disponible sur demande  
à [surdonpanis@orange.fr](mailto:surdonpanis@orange.fr))